Noël dans la prairie

Je dois tout d'abord vous dire, ami lecteur, que Montmartre est un petit centre français d'une quinzaine de familles, sis à environ dix-huit milles de la plus proche station de chemin de fer, Wolseley, sur la ligne principale du Pacifique Canadien, dans les Territoires du Nord-Ouest.

Ce groupement a été établi, il y a un peu plus de huit années, par une Société financière et colonisatrice de Paris, qui a englouti dans cette tentative des capitaux considérables. Le terrain, précédemment occupé par une réserve indienne, était absolument désert quand les premiers colons vinrent y fixer leurs tentes. On édifia à la hâte, pour commencer, quelques huttes rustiques, au moyen de perches et de gazon, en attendant que les matériaux nécessaires pour bâtir des maisons plus décentes pussent être amenés.

L'été se passa ainsi aux travaux d'installation; à l'automne, la "Grande maison" fut terminée, et l'hiver arriva avec toutes ses rigueurs, que la plupart de ces nouveaux arrivés de France ignoraient. Neige et poudrières étaient pour presque tous choses absolument nouvelles.

Pas un, pourtant, ne s'en effraya. Bien au contraire, on trouva bien vite quelque moyen de passer agréablement les journées d'oisiveté forcée, et surtout les longues soirées à l'intérieur des maisonnettes. Aussi, pendant que le vent rugissait au dehors, soulevant des nuages impénétrables de neige fine, les colons se réunissaient fréquemment à la "Grande maison", toujours bien accueillis par ce bon M. Foursin, président de la Société fondatrice de notre petite colonie, et que bon nombre de nos lecteurs ont connu, nous en sommes sûrs. Là, c'était chose rare que quelque bouteille de whisky ne fit pas son apparition sur la table, et je vous assure, ami lecteur, que les rasades étaient nombreuses. Malgré cela, de mémoire de Montmartrois, jamais on n'entendit parler de "saoulée" honteuse ou de veillée désordonnée.

Assis autour de la table du "bureau", les jambes croisées et la pipe entre les dents, ces braves colons, en accord intime avec des créanciers modèles, parlaient avec animation et gaieté, tantôt du temps passé, tantôt de l'avenir, dont ils ne voulaient envisager que le côté favorable.

Minuit sonnait que la joyeuse réunion, le plus souvent, n'avait pas encore songé à se séparer. Il fallait bien en arriver là, pourtant.

De franches poignées de main s'échangeaient et, sur une invitation toute cordiale de ce bon M. Foursin de ne pas se gêner pour revenir, chacun relevait soigneusement le collet de son paletot — les "capots" de fourrure étaient encore pratiquement inconnus à Montmartre en ces bons jours, — se rabattait la casquette sur les yeux et les oreilles, et, les mains dans les poches, quittait la maison, sifflant quelque air de marche ou fredonnant un refrain des boulevards parisiens. Ah! c'était le bon temps, cela, bien que notre condition fût — en apparence — plus médiocre et plus humble.

Un soir, M. Foursin, nous demanda quelques minutes d'attention:

— J'apprends, dit-il, que la provision de farine s'épuise. Je crois qu'il serait prudent d'en aller chercher le plus tôt possible, car voilà le nouvel an qui approche, et je puis vous dire que ce n'est pas agréable de se mettre sur les quatre chemins pendant les mois de janvier et de février, surtout lorsque, comme nous, on n'a que des boeufs pour se rendre à la ville. Je vous assure, mes amis, que, lorsqu'il fait 35 et 40 degrés au-dessous de zéro, on est mieux chez soi que dans les "bluffs" de la Réserve. Bref, voici ce à quoi j'ai pensé et ce que je vous propose. Une demi-douzaine d'entre vous, que nous allons désigner ce soir, partiront d'ici d'aussi bonne heure que faire se pourra, demain matin, avec leurs boeufs et les mauvais traîneaux que chacun de vous a su se fabriquer. Ils se rendront à Wolseley, au moulin, où chacun

prendra quelques sacs de farine que j'aurai eu soin de faire préparer. Nous dînerons tous ensemble, là-bas, puis nous reprendrons le chemin de Montmartre, de façon à ne pas revenir trop tard. Avec des boeufs, vous le savez, il ne faut guère moins de six heures pour faire la route.

Ceci dit et accepté sans discussion, on désigna sur-le-champ les membres devant former l'expédition, et, en prévision d'un départ matinal, on se sépara de meilleure heure que de coutume, afin de se préparer, par un peu de sommeil, aux fatigues du jour suivant.

A quatre heures, une demi-douzaine de traîneaux, de toutes dimensions et de tous modèles, se rencontraient entre la "Grande maison" et l'écurie y attenante. On entra prendre un coup, toujours offert avec la même cordialité paternelle, et, en chantant, malgré un froid sec qui collait le givre au visage, on prit la direction de Wolseley.

A moitié chemin, à un endroit nommé la "Butte aux poules", M. Foursin et un autre de ces "Messieurs" rejoignirent la petite caravane, et là, en pleine prairie, chacun prit, à même le goulot de la bouteille, une bonne lampée, pour maintenir le cœur à la bonne place et donner plus de vigueur aux jambes.

Vers dix heures, on atteignait Wolseley, et, selon les instructions de M. Foursin, reparti en avant, les traîneaux vinrent se ranger en face du moulin à farine. On détela les boeufs et on les attacha aux traîneaux, pour leur permettre de manger la petite botte de foin dont chaque conducteur s'était pourvu. Cela fait, M. Foursin emmena tout le monde prendre l'appétitif d'abord, puis le dîner. Naturellement, on renvoya le thé et on commanda quelques bouteilles de bière, à défaut de vin, ce bon M. Foursin prétendant que, pour une fois, on pouvait bien faire comme en France, où le thé est totalement inconnu pendant les repas.

On mangea ferme et on but sec. Certes, les servantes de table et les cuisinières durent se dire que le bénéfice serait petit pour le patron à vingt-cinq cents du repas, si tous les jours se présentaient des clients de ce genre: aucun des attablés ne se contenta d'une seule portion.

Et le pain, donc! Je vous assure qu'il disparaissait des assiettes aussi rapidement qu'on l'apportait. A ce propos, je me souviens qu'un de mes amis a voulu, un de ces jours derniers, acheter une vache grasse chez un voisin anglais. La trouvant de taille plutôt petite, il le dit au vendeur.

— Mais, mon cher monsieur, lui dit ce dernier, votre famille n'est pas assez nombreuse pour manger toute cette vache cet hiver!

— Comment cela?

— Les Français ne mangent que du pain!...

On causa aussi, sans craindre de faire tomber le plafond, et sans s'inquiéter de savoir si ceux qui dinaient à la table voisine en deviendraient sourds.

Et, au lieu de se lever de table aussitôt le dîner englouti, on alluma une pipe et on continua à causer et à rire haut, tout en dégustant la bouteille de cognac que ce bon M. Foursin avait bien pris garde de ne pas oublier en passant par le bar, tout à l'heure.

Si bien, qu'en dépit des bonnes recommandations de la veille, une fois les diverses petites commissions terminées, il était bien trois heures lorsqu'on se remit en route.

Les boeufs, chargés cette fois, allaient encore plus lentement au retour qu'à l'aller. A quatre heures, la nuit vint, et on était encore bien loin de Montmartre. Bientôt il fallut se fier à l'instinct des animaux pour suivre le chemin, très peu fréquenté encore.

Au Pic-à-pot, M. Foursin et son compagnon rejoignirent la petite troupe, assurant les conducteurs que les boeufs se maintiendraient sur le bon chemin, et, après un bout de causette, partirent en avant, sans avoir oublié, bien entendu, d'offrir une nouvelle lampée de whisky, ce qui contribua beaucoup à regaillardir les six expéditionnaires.

Bientôt les échos des "bluffs" et de la prairie répétèrent les gais refrains français.

On marcha ainsi pendant près de deux heures.

Tout à coup, celui qui tenait la tête s'arrêta:

— Mes boeufs ont quitté le chemin, cria-t-il.

— Vrai?

— Bien vrai, je ne sais plus où nous sommes.

Mes amis, il faut nous disperser et voir des deux côtés de la file de nos traîneaux, si nous ne le retrouverons pas.

On s'écarta un peu de côté et d'autre, en ayant soin de se "hûcher" de temps en temps, afin de ne pas se perdre les uns les autres.

Peine inutile! le chemin demeura introuvable.

On se réunit, et un conciliabule commença, l'un des membres de l'expédition proposant de s'arrêter où on se trouvait, de couper les "branchilles" aux alentours, d'allumer du feu et de passer la nuit là.

— Ecoutez, mes amis, dit le doyen de l'expédition, qui avait passé jadis plusieurs années dans le Bas-Canada, je ne trouve pas cela prudent. Nous ne sommes pas très chaudement vêtus, et ce matin, au départ, nous n'avons pas su nous précautionner d'assez de couvertures. Les buissons ne nous fourniront jamais assez de bois pour faire assez de feu. Croyez-moi, nous gelerions sur place sans nous en apercevoir, car, une fois engourdis par le froid, nous ne pourrions plus rien. Ce que nous avons de mieux à faire, il me semble, c'est de laisser nos boeufs aller. Ou je me trompe fort, ou bien ils nous emmèneront tout droit à Montmartre. D'ailleurs, nous n'en devons pas être bien loin!

Cet avis prévalut, et la caravane se remit en marche.

— Si nous entonnions la Marseillaise?...

— Allons-y!

Et dans le grand silence de l'immense prairie, éclata, comme pour narguer le froid et l'obscurité, le fameux refrain:

Aux armes, citoyens, etc.

— Eh! mais, dit tout à coup le même qui avait entonné le chant national de France, il doit bien être minuit ou peu s'en faut. C'est Noël, mes amis!

Et la même voix qui, tout à l'heure, avait entonné:

Allons enfants de la patrie,

entonna:

Minuit chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme Dieu descendit jusqu'à nous.

Ce fut vraiment magnifique, au sein de cette immense et tranquille nature, d'entendre ce chant si beau, chanté par ce groupe d'hommes à la foi robuste et sincère, à la merci, en ce moment, des tricheries du froid et de la prairie. Le chant montait, approprié, sublime, répété à l'infini par les échos sans nombre de la plaine. Jamais, avant cette nuit, il n'avait dû être chanté avec plus de sincérité, dans un temple en rendant mieux l'expression.

Tous les cantiques de Noël y passèrent, depuis

Les anges dans nos campagnes

et

C'est Noël! C'est Noël!

jusqu'à

Il est né le Divin Enfant

et

Dans cette crèche.

Le dernier refrain venait à peine de mourir dans le lointain, qu'une lumière apparut à une certaine distance, juste en avant de la colonne. Les boeufs se dirigeaient droit dessus.

Un quart d'heure plus tard, on atteignait la "Grande maison", à une fenêtre de laquelle brillait la lumière d'une lampe, mise là, à dessein, par ce bon M. Foursin, qui songeait toujours à tout.

Inutile de le dire, n'est-ce pas, ami lecteur? la journée se termina comme elle avait commencé, je veux dire par une bonne rasade, et, comme dans la chanson de Marlborough, à défaut d'église où aller célébrer les doux mystères de Noël, chacun s'en fut coucher.

A.-H. de TREMAUDAN.

Manor, N. W. T., déc. 1903.